

Lacan Quotidien



N° 855 – Vendredi 15 novembre 2019 – 14 h 19 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Les chemins du dire

EN AVANT

Enfants violents : un après-coup par Caroline Leduc

Allons z'enfants (violents) par Daniel Roy

Repères pour la psychose ordinaire.

Rencontre avec Jean-Claude Maleval par Armelle Gaydon

ANNONCES & DÉDICACES

Haine et pulsion de mort au XXI^e siècle *Camilo Ramirez*

Exils *Christiane Alberti, François Ansermet, Marie-Hélène Brousse, Ana Lia Gana avec Sofia Guaraguara*

Prédire l'enfant *François Ansermet*



Enfants violents : un après-coup

par Caroline Leduc

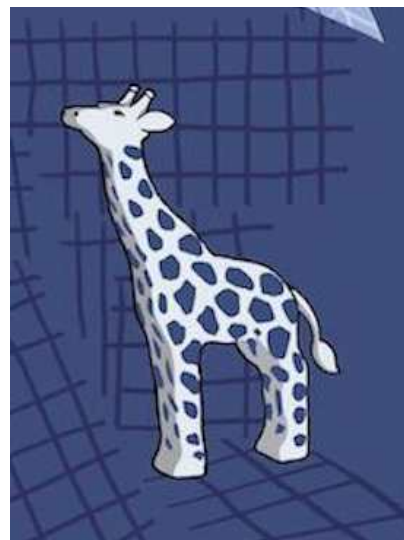
Big Bang ! L'allumage de la flèche du temps comporte une extraordinaire violence, qui fut nécessaire pour créer à partir de rien un avant, un après et des morceaux épars séparés par contingence. Cette initiale violence d'avant le temps, c'est-à-dire d'avant la moindre possibilité de sujet, est en toute logique frappée d'oubli, perdue – mais, de cette perte, elle fait signe. Dans sa ligne de fuite, il ne nous reste plus que les mythes et les fictions, et le blabla de la langue, pour situer là où ça a eu lieu. La science astronomique y parvient par endroits, avec des lacunes fécondes, inconsistance et incomplétude : ne retrouve-t-elle pas, dans ce mouvement même, le réel de notre langue ?

Les enfants et les adolescents kidnappés par une violence qui les a, un moment, envahis sont en fait deux fois dessaisis d'eux-mêmes : la première, par cette absence subjective, voire spéculaire, qui caractérise tout acte violent et rend incapable de s'y reconnaître ; la seconde, en tant qu'ils sont parlés par ceux qui s'occupent d'eux et accouplés à la violence. Reprendre la parole après un tel embrasement, au milieu de ses conséquences, ne va pas de soi.

À ce titre, on pourrait considérer l'orientation psychanalytique comme un dispositif de refroidissement, de l'entourage de ces enfants et adolescents en premier lieu, afin de nous maintenir comme leurs partenaires. Cela suppose pour nous de garder une réserve sur l'acte violent – quelque chose de tu ; de faire confiance à l'opération créative de la parole, même quand, parfois, elle est mise à l'épreuve du temps.

L'ouvrage *Enfants violents* (1), qui paraît cette semaine, livre quelques enseignements que la préparation et la tenue de la Journée du 16 mars dernier sur ce thème ont permis de tirer. Il fait aussi marque d'une volonté subversive de l'Institut psychanalytique de l'Enfant et de sa communauté de travail de reprendre à son compte ce signifiant « enfants violents » pour prendre le contre-pied de son effet de stigmatisation. C'est dire : tu n'es pas seul avec cette violence ; je reste à tes côtés.

Nous avons donc d'abord conçu cet ouvrage comme un instrument propre à décaler parents et professionnels de leur propre sidération face à la violence juvénile. La variété des situations présentées, ordonnées par quelques axes phénoménologiques (violence des tout-petits, harcèlement) ou structuraux (violence de la chose dans le corps et violence de l'Autre du langage), fait résonner la singularité de la logique de chaque cas, sans la réduire jamais à une cause sans reste qui nous permettrait de nous débarrasser des questions que la violence nous pose. Aussi n'avons-nous pas retenu des récits de cas relevant pour seul ressort de la violence un traumatisme dans l'histoire de l'enfant, propre à voiler le *traumatisme* (2) premier et son trait radical de contingence. En effet, c'est paradoxalement à trébucher sur le trou dans la langue, au lieu du sexe, qu'est possible une invention du sujet.

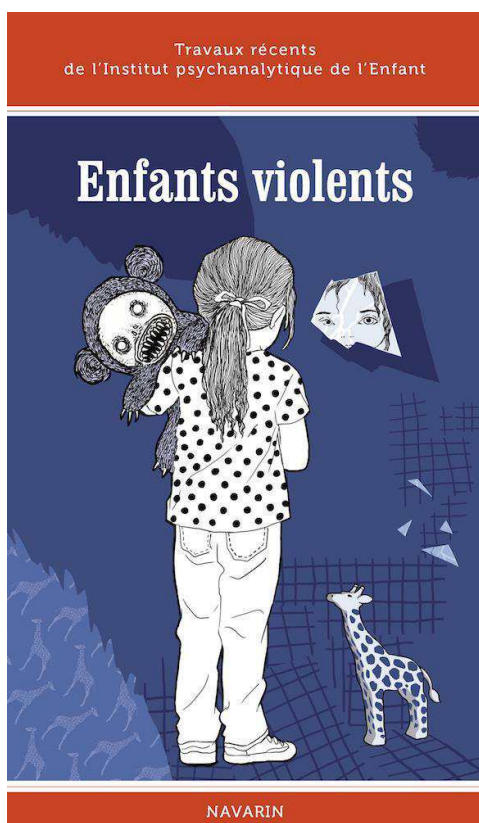


Les exposés cliniques choisis en restituent le trajet – circuits de refroidissement créés dans la langue et par la grâce d'une rencontre avec le praticien orienté par la psychanalyse qui a su s'y prêter. Ils rendent compte d'une logique d'après-coup. D'autres textes en donnent un éclairage inédit, à partir des enseignements de Freud et de Lacan.

C'est à pister avec l'enfant ou l'adolescent cette logique d'après-coup, sur des chemins de traverse jalonnés de petits cailloux blancs, concrétions de la langue et d'un réel de la pulsion, qu'une issue se fraye.

1 : Leduc C. & Roy D. (s/dir.), *Enfants violents*, travaux de l'Institut psychanalytique de l'enfant, Paris, Navarin, coll. La petite Girafe, 2019.

2 : Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 19 février 1974, inédit.



Samedi 16 novembre 13h15 - 14h45
aux 49^{es} Journées de l'ECF, près de la librairie,
rencontres et dédicaces avec
Caroline Leduc et Daniel Roy

Découvrez la présentation et le sommaire [ici](#)
Ouvrage disponible à la librairie des 49^{es} Journées de l'ECF
et sur [Ecf-Echoppe](#).

Allons z'enfants (violents)

par Daniel Roy

Enfants violents : il ne nous est pas habituel de mettre ainsi en valeur un qualificatif communément stigmatisant pour désigner celles et ceux, et spécialement les enfants, que les psychanalystes rencontrent au titre de leur symptôme et de leur souffrance. Mais nous sommes partis du constat que ce terme s'invitait aujourd'hui de plus en plus souvent dans les discours des parents, des éducateurs et des professionnels, que ce soit pour s'en défendre – « pas question de parler de violence chez un enfant ! » – ou pour faire appel à une autorité qui vienne faire entendre raison à l'enfant pris de violence.



Avec comme boussole le texte d'orientation de Jacques-Alain Miller pour la 5^e journée de l'Institut de l'Enfant, le volume *Enfants violents* a pris comme axe de travail de disjoindre l'enfant, comme corps parlant, de « la chose violente » prenant possession de ce corps parlant. Quelle position le sujet a-t-il prise face à cette rencontre ? Quelles ressources a-t-il trouvées, ou pas, pour construire une issue à l'envahissement qui a fait « crise » ? Quel accueil ce moment de violence a-t-il reçu de la part des adultes présents ? Le lecteur trouvera la trace de ces questions et des réponses apportées tout au long de cet ouvrage, aussi bien dans les situations cliniques relatées que dans les éclairages théoriques et les hypothèses interprétatives qui sont mis au travail à partir des textes de Freud et de Lacan.

« La chose violente », qui désigne la frappe initiale, et « le corps-à-corps avec la langue », qui est la voie offrant une issue possible à cette situation critique, tels sont les termes qui émergent au fil des textes.

Après-coup, il m'apparaît que ces travaux pointent vers les deux pôles auxquels ont affaire les enfants et les adolescents d'aujourd'hui.

D'un côté, en effet, les modes de jouissance se sont désinhibés dans le grand corps du social, faisant monter sur la scène des subjectivités individuelles « le côté obscur de la force » des pulsions sexuelles, ce que Freud a désigné comme « pulsion de mort ». Cette puissance du négatif accompagne chaque investissement pulsionnel, qui s'enregistre du côté du sujet comme une décision, c'est-à-dire comme un choix qui affirme, mais qui emporte également avec lui un rejet de tout ce qui n'est pas choisi. C'est ce rejet même qui peut faire le lit de la violence, celle qui montre le bout de son nez dès cette manifestation singulière du tout jeune enfant qui mord : il va chercher la cause de la pulsion orale, qui le traverse, dans un autre corps, le corps d'un autre présent – mère, père, autre enfant – au moment où cet autre lui apparaît séparé et ne plus pouvoir répondre de ce qui envahit son corps. Quelquefois, quand l'enfant rencontre un Autre tyrannique et totalitaire, qu'il est confronté à la carence symbolique ou réelle de sa fonction, cet envahissement pulsionnel prend le mors aux dents et cherche désespérément dans l'acte violent une adresse et/ou un partenaire de jouissance. Les conduites de scarification témoignent de cet envahissement, tout en se proposant comme traitement paradoxal. Les phénomènes extensifs désignés sous le terme de harcèlement démontrent, quant à eux, par leur caractère épidémique, le pouvoir de destruction contenu dans un trait de différence où se condense la jouissance mauvaise du rejet.



INSTITUT PSYCHANALYTIQUE DE L'ENFANT

UNIVERSITÉ POPULAIRE JACQUES-LACAN

D'un autre côté, sont devenues disponibles et facilement accessibles les multiples ressources de la langue, de l'écriture, des images et du son, qui réalisent des tissages et des tramages inédits sur des supports les plus divers qui vont du réel du tégument (les tatouages) au virtuel des jeux vidéo. C'est le cœur

même de notre action que de faire valoir, avec les enfants et les professionnels qui les accompagnent, l'efficacité pragmatique de la ressource des semblants face à la pulsion de mort, pour que celle-ci trouve une place. Nul besoin de nous effrayer de l'existence de cette puissance de destruction : la pulsion ne veut ni notre bien ni notre mal, elle ne promet nul bonheur et ne réclame nul sacrifice. Nous avons plutôt à nous mettre au clair avec cette présence en nous. Les enfants et les adolescents n'ont que faire de notre angoisse.

C'est à ce travail tout en dentelle, et néanmoins déterminé, que s'appliquent les professionnels orientés par la psychanalyse réunis dans l'Institut de l'Enfant. La praxis analytique avec les enfants se modifie aujourd'hui du fait de son extension à « ce qui n'est pas symptôme », et le thème de la violence a été une entrée pour cette exploration. La pratique de conversation inter-disciplinaire (dans les écoles, les hôpitaux, les foyers) redonne une valeur à l'acte de parole, au plus près de ce que traversent enfants et adolescents. Des collègues décidés promeuvent une clinique d'orientation analytique dans les institutions où ils sont confrontés à des obstacles nouveaux, issus d'autres champs de recherche que l'on tente d'opposer à la psychanalyse.

Le lecteur trouvera dans cet ouvrage, conçu avec Caroline Leduc et Ève Miller-Rose, des éléments d'orientation face aux situations auxquelles il se trouve confronté dans sa pratique clinique et face aux discours qui visent activement à objectiver l'enfant dans sa conduite.





Repères pour la psychose ordinaire **Rencontre avec Jean-Claude Maleval**

par Armelle Gaydon

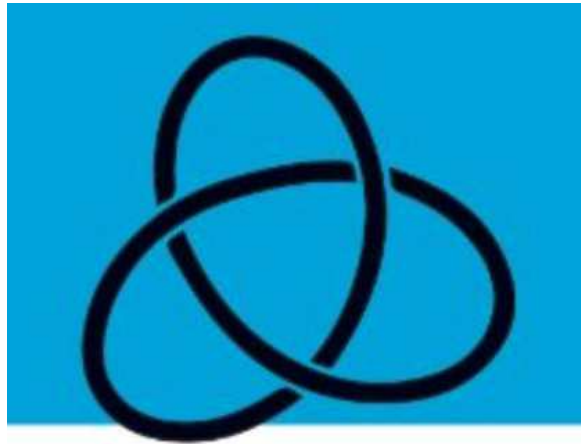
Armelle Gaydon – *Dans une époque où la clinique est souvent déboussolée, un ouvrage consacré à la clinique, extrait de la clinique et transmettant la clinique a, en soi, une portée politique. Était-ce l'intention de départ de votre livre Repères pour la psychose ordinaire (1), qui vient de paraître chez Navarin éditeur ?*

Jean-Claude Maleval : Sur cette question du lien entre clinique et politique, un seul constat suffirait pour justifier cet ouvrage : l'accroissement des consultations demandées aux psychanalystes par des sujets psychotiques, surtout certains d'entre eux, ces « fous normaux qui constituent notre ambiance » (2) qui, selon Lacan, restent en conformité « avec le bon ordre » – ce qu'il appela une fois rapidement la « psychose sociale » (3), à rapprocher de ce que Jacques-Alain Miller désigne en 1998 par « psychose ordinaire ». Il s'agit de sujets flottants, en quête pour leur jouissance en excès de solides cadrages qu'ils trouvent difficilement en ce temps caractérisé par le déclin du Père.

Pourquoi cet accroissement ? La psychose trouve un terrain favorable dans une époque qui pousse à la jouissance. Les sujets psychotiques, ordinaires et extraordinaires, sont plus nombreux dans les cabinets d'analystes, mais aussi dans la rue et dans les prisons, la psychiatrie se montrant de moins en moins accueillante à leur égard. Ils ne sont plus guère écoutés et, quand ils sont pris en charge, on leur propose une « rééducation thérapeutique », qui méconnaît que les modes de jouissance subjectifs débordent souvent les défenses du sujet.

La politique de notre temps ne génère pas la psychose ordinaire, mais favorise le mal-être de ces sujets par de telles prises en charge. C'est le fait d'un manque de discernement du fonctionnement psychotique, qui n'est pas repéré quand il n'est pas associé à des hallucinations ou à des idées délirantes.

Une approche plus fine du fonctionnement de ces sujets contribuerait à leur meilleure prise en charge dans les lieux où l'on s'intéresse encore à la clinique, et surtout dans les cabinets d'analystes. Certes, la psychose ordinaire ne se décèle pas aisément, car elle concerne des sujets en apparence bien adaptés socialement, voire « conformes », au même titre qu'une névrose ou un autisme bien stabilisés. À cet égard, certains termes issus du discours de la psychiatrie – névrose, psychose, autisme... – gagneraient selon moi à être remplacés par des appellations moins lourdement chargées de connotations pathologiques et stigmatisantes.



- *Votre livre donne accès aux repères et outils cliniques les plus actuels. Que peut-on dire au public pour lui rendre sensible la « profondeur inégalée, et largement inaperçue » (4) du dernier enseignement de Lacan et de la clinique qui en résulte ?*

Le dernier enseignement de Lacan introduit à une clinique plus riche et plus précise, qui inclut les éléments de la clinique structurale et offre de nouvelles perspectives sur les déclenchements et les stabilisations. Elle ouvre sur une nouvelle appréhension de la fonction paternelle à partir des propriétés borroméennes du nouage de la structure, soit par repérage de la manière dont chacun s'y prend pour nouer ensemble réel, symbolique et imaginaire (R, S et I). La forclusion du Nom-du-Père se traduit alors par un défaut du nœud – mais aussi par la possibilité de restaurer un nouage ayant pu lâcher.

À partir de cette hypothèse, il s'avère possible de discerner plus finement le phénomène élémentaire, comme résultant de la déconnexion d'un des éléments du nœud borroméen. Lacan nous en montre la voie en 1976 dans le Séminaire *Le sinthome*. Il considère que quand Joyce témoigne, en certains moments, d'un vécu de *laisser-tomber* du corps, il révèle une déconnexion de la dimension imaginaire (selon Joyce, son corps se « détache » et tombe « comme une pelure » (5)).

Dans cette optique, la clinique de la psychose ordinaire ne saurait se limiter au déchaînement du signifiant (S). Elle prend en compte la délocalisation du réel de la jouissance (R) et le glissement de l'imaginaire (I). Elle s'intéresse aux *signes discrets* grâce auxquels le sujet invente un nouage non borroméen qui lui permet en général de tisser un lien social.

Le sujet se plaint ou s'étonne des phénomènes élémentaires, qui restent hétérogènes à son fonctionnement. En revanche, les signes discrets sont en continuité avec celui-ci. Ils sont assumés, souvent plaisants. Les signes discrets sont indissociables de ces nouages non borroméens, qui certes gardent trace des efforts qui ont été nécessaires pour les obtenir, mais se révèlent viables durant toute une existence.

Selon les cas, ce nouveau positionnement s'obtient à la faveur de la création d'un *sinthome* (invention d'un nouage singulier), un étayage sur une identification, un raboutage de l'ego, une orientation sur un fantasme, etc. Dans cette perspective, la transsexualisation n'est pas un délire, mais un travail de suppléance. Le fonctionnement *comme si*, l'imposture pathologique ou la suridentification constituent d'autres exemples.

Le dernier enseignement de Lacan génère donc une clinique nouvelle, celle des restaurations du nouage. Branchée sur notre époque, elle prend en compte les évolutions culturelles, sociales, techniques et scientifiques, qui produisent des modes de jouissance inaccoutumés et, aussi bien, inspirent des suppléances nouvelles.

- La psychose ordinaire définit des « sujets qui apportent une véritable subversion à la clinique de la psychose » (6). Qui dit « subversion », dit débats théoriques, querelles cliniques, changement de logique, nouvelles perspectives. Comment s'y retrouver ?

Ce n'est pas si difficile si l'on est muni de ce fil logique qui me guide depuis de nombreuses années, qui consiste, pour appréhender la psychose, à tirer les conséquences de l'hypothèse de la forclusion du Nom-du-Père – et cela tant dans la clinique que dans l'évolution de l'enseignement de Lacan. C'est déjà ce qui m'orientait quand je travaillais sur le concept et la clinique de la forclusion du Nom-du-Père, quand je déployais l'intuition de Lacan concernant l'existence d'une « échelle des délires » ou plus récemment dans mes travaux sur l'autisme (7). Avec cette boussole, la notion de psychose ordinaire n'est dès lors pas difficile à concevoir, même si initialement j'utilisais le terme de « psychose non-déclenchée » (8), plus restreint.

La notion de structure psychotique introduite par Lacan avec le concept de forclusion du Nom-du-Père génère nécessairement une question concernant le fonctionnement d'un sujet tel que Schreber avant le déclenchement de sa psychose à 42 ans. Était-il possible de différencier Schreber d'un névrosé, pour un clinicien qui l'aurait rencontré avant cet âge-là ? On a un autre exemple avec Reich, disciple de Freud, sur lequel j'avais fait une thèse universitaire, que ma rencontre avec Lacan, alors, était venue subvertir opportunément. Je pose l'hypothèse qu'avant d'avoir été délirant, Reich fut un psychanalyste « psychotique ordinaire ». Ce constat sur Schreber comme sur Reich ouvre des horizons nouveaux, ce qui conduit assurément à une subversion de la clinique de la psychose.

Le plus souvent le discours psychiatrique contemporain ne parvient pas à identifier la psychose, ce qui l'empêche de penser la psychose ordinaire et aboutit à faire l'impasse sur la clinique des suppléances et des solutions. Faute d'une prise en compte de ces distinctions, nombre de cures s'égarer, tournent court, s'enlisent dans des impasses ou produisent des passages à l'acte.

Pour conclure, rappelons avec J.-A. Miller que la psychose ordinaire n'a pas de définition rigide. Elle nous dote d'un repère précieux, permet de distinguer un mode de fonctionnement subjectif original et constitue un outil clinique majeur pour penser la direction de la cure (interpréter la jouissance du névrosé est bien différent de construire une suppléance ou faire tenir une identification). Enfin, rappelons aussi que le diagnostic range en catégories, tandis que, dans le discours analytique, « le sujet est incomparable » (9).

- *What's next ? Y aura-t-il une suite ?*

Les contraintes éditoriales n'ont pas permis de recueillir en cet ouvrage toutes mes recherches sur la psychose ordinaire. C'est pourquoi il devrait y avoir une suite, dans un temps que j'espère assez proche, pour présenter des cas célèbres – tels Glenn Gould, Raymond Roussel, Fritz Zorn, seulement évoqués ici – et encore bien d'autres exemples.

1 : Maleval J.-C., *Repères pour la psychose ordinaire*, Paris, Navarin, 2019.

2 : Lacan J., cité par Miller J.-A., « Enseignements de la présentation de malades », *Ornicar ?*, n° 10, juillet 1977, p. 22.

3 : Miller J.-A., « Notice de fil en aiguille », in Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2005, p. 205

4 : Miller J.-A., « Notice de fil en aiguille », in Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2005, p. 205

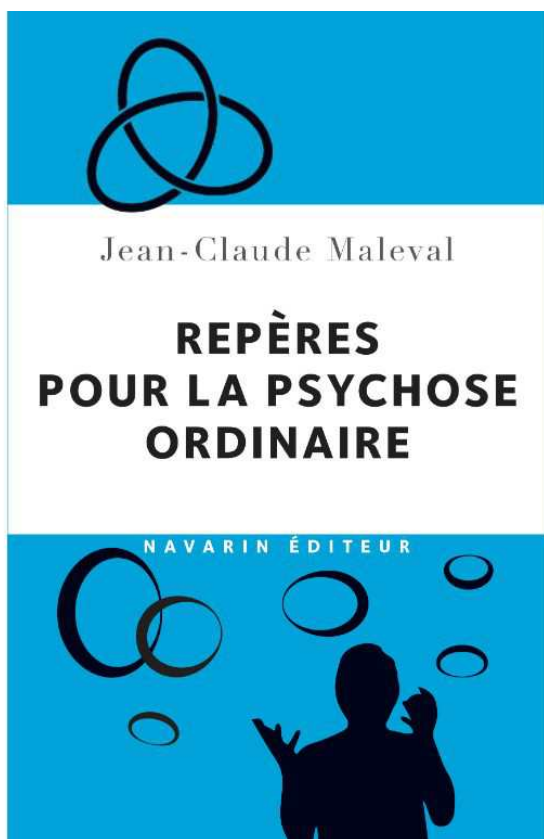
5 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome (1975-1976)*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2005, p. 149.

6 : Deffieux J.-P., « Un cas pas si rare », in Miller J.-A. (s/dir.), *Cas rares : les inclassables de la clinique. La Conversation d'Arcachon*, Paris, Agalma-Navarin, coll. Le paon, 1997, p. 12-13, cité par J.-C. Maleval.

7 : Cf. autres ouvrages de J.-C. Maleval : *La forclusion du Nom-du-Père* (2000), *Logique du délire* (1996, rééd. 2011), *L'autiste et sa voix* (2009) et *Écoutez les autistes !* (2012).

8 : Miller J.-A. (s/dir.), *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, Paris, Agalma, 1999, Navarin, 2018, coll. Le paon, p. 222-223.

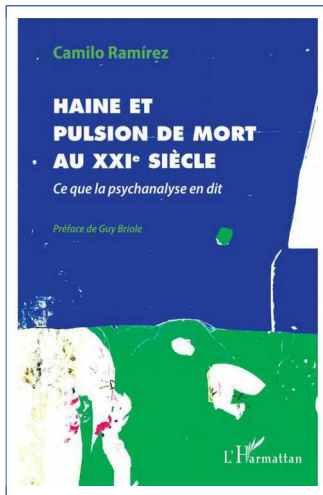
9 : Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse » (2008-2009), leçon du 17 décembre 2008, inédit.



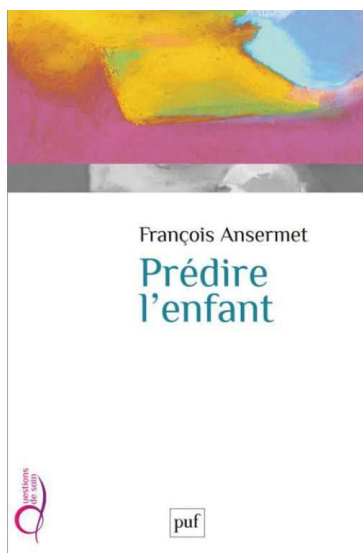
Samedi 16 novembre 13h15 - 14h45
aux 49^{es} Journées de l'ECF, près de la librairie,
rencontres et dédicaces avec
Jean-Claude Maleval

Découvrez la présentation et le sommaire [ici](#)
Ouvrage disponible à la librairie des 49^{es} Journées de l'ECF
et sur [Ecf-Echoppe](#).

ANNONCES & DÉDICACES

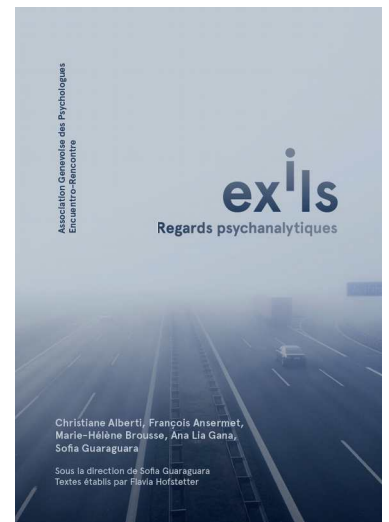


*Haine et pulsion de mort
au XXI^e siècle*
Camilo Ramirez



Prédire l'enfant
François Ansermet

Exils
**Christiane Alberti,
François Ansermet,
Marie-Hélène Brousse,
Ana Lia Gana
avec Sofia Guaraguara**



Samedi 16 novembre 13h15 - 14h45
aux Journées 49 de l'ECF, près de la librairie,
rencontres et dédicaces avec les auteurs

Ouvrages disponibles à la librairie des Journées 49,
sur Ecf-Echoppe après les Journées : <https://www.ecf-echoppe.com/>

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI